

AU CARREFOUR DES AGES

De nombreuses années s'étaient enfuites. Toutes avaient porté le désir de revoir le tissu affectif de l'enfance où Vincent avait vécu la sienne. Cependant, bien que le projet fût maintes fois élaboré, rien n'en fut réalisé. Les obligations familiales, les contraintes de sa profession médicale et la fatigue, chaque année plus pesante, autant de causes inavouées, propices à remettre à plus tard le projet d'un voyage, à la fois rêvé et redouté.

Le vieil homme venait de perdre l'épouse tant aimée qui lui avait donné quatre beaux enfants. Le deuil avait généré un chagrin qu'il lui fallait contrer, pour demeurer lucide, en ce monde d'épreuves. Quelques souvenirs de jeunesse émanaient fréquemment de sa mémoire. Les moments de joie, au sein de sa famille, valorisaient l'ambiance du milieu cher à son cœur. Son enfance, lointaine, évanescence, lui semblait mériter un rappel régénérant et serein. Il songeait au chemin montant bordé de haies, conduisant au hameau où, peut-être il ferait bon marcher sous l'ensoleillement et dans l'air léger saturé de senteurs retrouvées.

Ainsi, Vincent quitta le quotidien du grand Paris et s'obligea, pour tenter l'aventure. L'après-midi, déjà s'avancait, lorsqu'il atteignit le but de son voyage. La chaleur de Juin laissait l'empreinte de sa brûlure sur les galets du chemin. L'homme, depuis sa plus tendre enfance, connaissait la contrainte que les étés imposaient au hameau.

Vincent soupira en s'épongeant le front, humecté de sueur. Il dit, à mi-voix, comme pour rappeler à ces domaines qu'il ne les avait point oubliés :

"La saison maintient ici ses rigueurs, mais peut-être sont-elles plus éprouvantes pour l'homme "âgé que je suis devenu... Mais qu'importe la servitude, puisque elle permet de ressentir ce "qu'elle a jadis imposé aux chers disparus qui m'ont donné la vie, en ce terroir béni de Dieu ! "

Vincent fit encore quelques pas pour s'en venir à proximité du logis qui abrita ses premiers jours. Le portail de bois clouté qui, autrefois, fermait l'enceinte de cour, avait cédé sa place à deux battants métalliques à claire-voie.

L'homme se souvint, en glissant un regard entre les barreaux. Voici la vaste cour où s'ébattaient, tour à tour, les animaux de la ferme. Le coin où l'on appelait les grands bœufs qui s'en venaient docilement se soumettre au joug qu'imposait le maître. Le troupeau, passant le portail ouvert à son cortège, s'en allant à l'abreuvoir. Le cabanon, où l'on écrémait le lait issu de la traite du soir. L'écurie, où chaque élément du cheptel venait, comme à plaisir, retrouver la stalle qui lui était allouée. La bergerie, où chèvres et brebis se prélassaient sur la fraîcheur des pailles. La porcherie, bâtie en fond de cour, pour en éloigner les nuisances. Le poulailler, sous le toit des hangars, où s'égosillaient les pondeuses, fières de leur récent ouvrage. Les matériels, les chars, fardiers, tombereaux et doubliers, pelles, pioches et râpeaux, fourches, faucilles et faux sous abri protecteur, aussi vaste que léger, protégeant leurs vifs aciers. ...

Tous les abris d'autrefois étaient détruits ou transformés. Ce qui était muraille de pierres brutes, savamment assemblées, était, à présent, crépi d'un ciment neuf et coloré. L'entrée du logis avait gagné en largeur, comme appareillée aux entrées que l'on peut voir en construction moderne. Les façades affichaient désormais de vives couleurs ; entre murs teints d'ocre rougeâtre, fenêtres et volets se détachaient en un vert presque agressif.

Un étrange sentiment s'empara du visiteur, presque une blessure atteignant son moral, au travers d'une vision qu'il crut s'apparenter à la profanation d'une nature révérencée par les siècles.

"Et la roche ?" s'exclama Vincent. "A-t-on au moins préservé la roche ?". C'était un bloc de pierre, débordant le mur, côté Nord, que les bâtisseurs avaient sauvegardé, peut-être par superstition, disait-on. Elle était intacte. On lui avait laissé son naturel, celui que la formation de la couche terrestre lui avait abandonné, au regard des siècles à venir.

Vincent avait toujours aimé ce bloc de rocher. Depuis le temps où ses premiers pas l'avaient porté jusque-là, quelque chose d'indicible l'attirait. Autrefois, sa petite main d'enfant éprouvait comme un plaisir à toucher la rugosité de cette chose inerte, si différente de toute autre. Puis, en grandissant, il avait compris que la partie visible de cet amas rocheux devait nécessairement reposer sur quelque lourde assise, ancrée dans les secrets du sol. De cette base invisible, jamais on ne pourrait percevoir

le lourd mystère. Mais son émergence, telle une mystérieuse révélation, paraissait être le point le plus saisissant que l'énigme des profondeurs pouvait affleurer. Jusqu'à aimer ce présent de la nature que l'adolescent venait parfois câliner d'un appui de main, comme pour y chercher quelque force nouvelle, gratuitement complice.

Décidément, face au nouvel aspect que lui présentaient ces lieux vénérés, seule la roche avait conservé intacte la mémoire des bonheurs et des complicités d'antan.

Car, complicités il y eut ! Vincent s'en souvenait si bien : C'était jour de vacance, sous le soleil d'été quand, largement ouvertes, les portes de grange attendaient les foins nouveaux amassés sur la plaine. Vincent, l'adolescent de la ferme, avait son rôle à jouer, lors de l'engrangement. Il lui faudrait, par piétinements, prendre le temps de tasser la meule de fourrage que les hommes avaient pour mission de dresser sur le plancher du fenil.

L'attelage attendu tardait à gravir le chemin, lorsque Vincent vit une femme arriver jusqu'à lui.

De la main, elle poussait une bicyclette, apparemment en panne. Après les salutations alternées que suggère la plus élémentaire des politesses, la jeune femme, se disant fatiguée, demanda l'autorisation de s'asseoir sur la roche. Il s'en suivit l'explication de l'imprévu : une épine s'était fichée dans un pneu que la cycliste ne savait comment réparer. Il lui fallait ainsi revenir à pied jusque chez elle, soit une dizaine de kilomètres à parcourir sous la chaleur. Pour tenter d'en abréger le parcours, la jeune cycliste se proposait d'emprunter les raccourcis, bravant l'inertie de sa monture, dont il fallait tout de même assurer le retour. Telle s'avérait la raison du passage de la jeune femme sur le chemin caillouteux, traversant le hameau. Vincent proposa d'effectuer la réparation. La jeune cycliste accepta, sur un sourire si plaisant, que le vieil homme se souvînt de cet enchantement, comme s'il fut, d'hier, conservé sur la roche.

La charrette de foin arriva au moment où l'on s'apprêtait à entreprendre la réparation proposée. Les hommes rabrouèrent Vincent, dont ils avaient impérieusement besoin sur le plancher du fenil.

"Attendez-moi !" s'écria le jeune homme, soucieux de satisfaire tout le monde. La réponse fut un geste de la main, semblant

vouloir lui donner un acquiescement. Le sourire qui l'accompagnait était si beau que Vincent se sentit conforté. Empruntant l'échelle préposée, il parvint à l'étage. Ainsi, comme il en était convenu, s'engrangea la fenaison du jour.

Or, quand Vincent s'en revint à la roche, la jeune personne n'y était plus. Il bondit sur le chemin franchissant le hameau. Il n'y rencontra que "le Jean-Marie". Celui-ci affirma n'avoir vu personne l'emprunter. Ce devait être vrai, car l'homme était connu pour son sérieux et tout autant pour un talent d'observateur à l'affût.

Une déception s'en suivit, d'autant plus irritante que le jeune homme n'avait aucun moyen d'identifier la personne qui lui semblait s'être soudainement évaporée dans la nature, ne laissant aucune identité ni domiciliation. D'un pas alourdi, Vincent orienta son retour par le chemin jouxtant la roche. D'une main qu'il voulût caressante, il en effleura la rugosité, comme pour solliciter la confiance qu'un témoignage aurait pu révéler.

Impassible, la pierre subissait alors les ardeurs du soleil ; le garçon en sentit la chaleur. Soudain, il eut conscience que la nuit prochaine allait, impitoyablement, en refroidir la masse. Ainsi s'avère chaque épisode, dans la succession quotidienne de ce qui peut être fait d'enthousiasme, puis de déception ou de banalité. Telle lui parvint, décevante et silencieuse, la chaude suggestion de la roche, d'ordinaire pourtant si complaisante et familière à son questionnement.

Comme pour en admettre le raisonnement, Vincent, une nouvelle fois, posa sur la pierre une caresse, tel un geste de gratitude, tant en ce temps-là, il admirait les codes que la nature conseille à l'homme qui sait les recevoir. Outrepasser l'action, ce n'est point l'oublier, songea Vincent. Résigné, il poursuivit son chemin. Déjà, vers l'horizon que dessinait la lointaine montagne, s'abaissait le soleil, en partance vers d'autres continents. L'homme peut revenir à ses racines, se dit Vincent, mais il sait pourtant fleurir ailleurs. La vie n'est-elle pas une aventure que l'imprévu peut dévier à sa guise ?

Ainsi, sur le retour, le vieil homme revit la cour de ferme, beaucoup mieux que la première fois, attendu que le portail de fer était largement ouvert. De jeunes garçons jouaient sur la cour. Vincent se souvint

qu'il fut, autrefois, pareil à l'un d'eux. Or, tandis que, discrètement, il observait l'action, en écoutant rires et contentements, la balle de la joyeuse équipe sortit brusquement de l'enclos et roula jusqu'aux pieds du passant. C'est alors que l'un des joueurs s'en vint, en courant, la récupérer puis, souriant et poli, s'excusa d'avoir accompli pareille maladresse. Vincent répondit qu'il avait joué ici, dans son enfance, sur les mêmes espaces; qu'il avait vécu en ces lieux et même, ajouta-t-il, comme pour plaisanter, qu'il y était né. Un dialogue s'engagea, si plaisamment, qu'il provoqua la venue de tous les enfants qui, apparemment séduits par la sympathie du vieil homme, lui proposèrent de participer à leur jeu.

Or, tandis que Vincent s'engageait complaisamment à remercier la jeune équipe de son aimable invitation, une dame s'avança vers les garçons, étonnée de constater la cour subitement évacuée. Pressés de se justifier avant de reprendre leur jeu, les jeunes eurent tôt fait de laisser face à face les deux adultes qui semblaient prêts à entamer d'autres conversations.

"Grand-mère, cria prestement l'un des petits joueurs, ce monsieur est né dans ta maison !"

Ainsi échangés, ces propos encore teintés de la joie des gamins reprenant leur partie, l'on fit connaissance.

"Est-il vrai, monsieur, que vous êtes natif d'ici ?" questionna la femme. Sur la réponse affirmative, elle invita son interlocuteur. Heureux et souriants, ils entrèrent au logis. Vincent dit le plaisir qu'il éprouvait à retrouver quelque chose de sa jeunesse. Le propriétaire expliqua l'acquisition de l'entraîn de ferme qui, manifestement, avait été l'objet de plusieurs exploitants depuis la cession consentie par Vincent et sa fratrie, à l'issue des deuils de leurs géniteurs. Ainsi l'on fit plus ample connaissance. L'invitante se nommait Véronique et Vincent, à son tour, dévoila patronyme et prénom.

Puis l'on en vint à conter les péripéties de chaque existence. Véronique avait donné naissance à trois enfants, avant de perdre accidentellement son mari, alors directeur d'un chantier, dont elle était secrétaire. Ils avaient acquis la ferme parce que la jeune femme d'alors aimait ce hameau, et tout spécialement ces murs, qu'elle avait, autrefois, approchés. Son époux soutint le projet, au point d'acquiescer la propriété. Ce

fut la fin de l'exploitation agricole, au bénéfice de résidence d'été. Véronique proposa une visite de l'ensemble. Vincent s'en dit heureux, non sans ressentir quelque nostalgie. Tout avait tellement changé. Les cloisonnements abattus faisaient désormais place à de grands espaces de séjours où le confort, opulent et douillet, laissait supposer que de riches moyens y furent affectés. Le fenil, compartimenté en chambres d'hôtes, ne fit rien moins qu'évoquer en la mémoire de Vincent, les récoltes des foins qu'il y fallait entasser. Au point qu'il s'en confia à son interlocutrice.

Dès lors, les souvenirs fusèrent dans la conversation. Véronique, désormais sûre de pouvoir associer l'épisode de la bicyclette en panne au jeune homme qui proposait son aide, exprima vivement sa joie, tel un jaillissement de gratitude :

"Comment ! C'était vous ? "

"Oui ! ", dit Vincent. Je vous ai cherchée, à l'issue de mon labeur, comptant vous retrouver, assise sur la roche. J'ai couru le chemin, j'ai questionné qui j'ai pu rencontrer. Sans espoir de vous aider, ni de vous retrouver, je me suis efforcé d'oublier, sans jamais y parvenir. Et puis, les études médicales ont empiété sur mes pensées et mes jours. Puis j'ai connu la jeune fille qui allait devenir mon épouse. Les hôpitaux de la Capitale m'ont accaparé, tandis que la famille a grandi, puis s'en est allée vers le Grand Large, où nous dispersent les aléas de l'existence humaine. C'est ainsi que je puis vous résumer le demi-siècle vécu avec le souvenir émergent, sans même qu'il soit nécessaire de convier celui qui s'attache à la roche, mémorable et passive, que vous avez, heureusement, conservée.

"Eh bien, dit Véronique, je vous ai attendu, auprès de la roche, mais, dans la condition où je "me trouvais, tandis que déclinait le jour, alors qu'une distance importante restait à parcourir, "j'ai eu peur de la nuit. À regret, je suis partie, non sans réaliser que vous en seriez peiné.

"Est-il encore temps de m'en excuser ? "

Véronique tendit la main vers celle de Vincent qui la saisit doucement. Était-ce l'agrément de prise en compte d'excuse ou la reprise d'une relation longtemps suspendue, jamais oubliée ?

Ils marchèrent ensemble, en se tenant la main. De vocal qu'il était, le dialogue devint sensitif. Parfois leurs regards se croisaient, générant un sourire. Longeant la muraille, ils approchèrent la roche.

C'était pour étancher une soif, longtemps contenue. Tout était silence. Conscients qu'ils vivaient un rappel, ils firent durer ce moment, pacifique et serein. Tour à tour, plus fermement, une main enserrait l'autre. Quelque chose semblait monter en leur esprit, abolissant tous regrets, valorisant cette subtile entente, qui veut aider autrui à vivre de bonheur. De la roche, ils détournèrent leurs regards et, les yeux dans les yeux, ils comprirent qu'un sentiment, profond et vrai, venait malgré leur âge, de leur être, durablement, donné en partage.

Les gamins avaient délaissé la cour. On les vit surgir à l'angle du mur, du pied poussant leur balle, accourant au-devant des deux personnes qu'ils semblaient apprécier.

Avaient-ils pressenti, de leur rencontre, quelque heureux dénouement ? Ils embrassèrent Véronique qui, manifestement, leur était familière. Puis Vincent les reçut tour à tour, sur un élan tout spontané, comme s'il les eût depuis longtemps connus.

Sur le déclin du jour, sans guirlande ni bal, l'heure était à la joie ; la Nature à la fête.

Ce soir-là, il y eut, pour tout le monde, une place assise, autour de la plus noble des tables.

On en connaissait l'âge ; il s'accordait à celui des murs ...

Jean CHAVAGNEUX